

Ode à l'autre

Le temps dès lors qu'il est partagé s'écoule sans que la question de son emploi se pose puisqu'employé il l'est d'emblée, ou sur le point de l'être, par évidence et nécessité, aimanté par la certitude de la présence possible des autres, à tout moment pouvant s'orienter vers cette présence, laquelle, du simple fait qu'elle peut exister, donne raison à ma propre existence. Car telle est l'évidence : il n'y a de raison à ma propre existence que l'existence des autres. Plus s'aggrave mon isolation, plus se rétrécit ma capacité de rencontres, plus s'amplifie le flux de l'ode aux autres.

Toute écriture, y compris celle qui semble le plus se refuser, est une écriture de l'adresse, une écriture du don. Le premier mouvement d'écrire fut pour l'enfant que fut mouvement de donner à d'autres l'équivalent de ce qu'un texte écrit par l'autre venait de me donner. Quelque chose impérativement l'exigeait, faisant se lever, bien qu'incertaine et fugace, la promesse d'y rencontrer le meilleur de moi.

Écrire : reproduire ce don que l'autre, par son écriture, me fait : rejoindre comme autre que moi une dimension mienne dont je suis augmentée.

Don réitéré avec la virulence des premières fois lorsque j'ouvris *Croire aux fauves*, le livre de Nastassja Martin, paru aux éditions Verticale en 2019, réédité en juin 2020, année où je le rencontrai sur la table d'un libraire.

Nastassja Martin est une anthropologue, spécialiste des populations d'un Grand Nord qu'elle voit *bouleversé par des mutations profondes*.

Je sais faire avec les métamorphoses, l'explosion, le kairos, l'événement. (...) la situation de crise me paraît toujours bonne à penser ; parce qu'elle recèle la possibilité d'une autre vie, d'un autre monde, écrit-elle, et encore, précisant sa manière de pratiquer l'anthropologie : *J'écoute. Je m'approche, je suis saisie, je m'éloigne ou je m'enfuis, je reviens, je saisis, je traduis. Ce qui vient des autres, qui passe par mon corps et s'en va je ne sais où.*

En 2016, elle publie *Les Âmes sauvages*, récit de son expérience en Alaska auprès des Gwich'in, une société de chasseurs-cueilleurs athapascans qui vivent dans le bassin du fleuve Yukon au nord-est de l'Alaska et qu'elle a rejoints en 2006.

Lorsque paraît cet ouvrage elle a quitté l'Alaska depuis deux ans pour le Kamtchatka afin d'y réaliser une étude anthropologique auprès des Evènes, ethnie du groupe des Toungouses. C'est là, au nord de la Sibérie, qu'en août 2015, elle se trouve, seule, face à un ours :

Quand je l'aperçois il est déjà devant moi, il est aussi surpris que moi (...) Il me montre les dents, sans doute a-t-il peur, moi aussi j'ai peur, mais faute de pouvoir fuir, je l'imité, je lui montre les dents. Tout va très vite ensuite. Nous entrons en collision il me fait basculer j'ai les mains dans ses poils il me mord le visage puis la tête je sens mes os qui craquent je me dis je meurs mais je ne meurs pas (...). Il lâche prise et m'attrape la jambe. J'en profite pour dégager mon piolet (...) je le frappe avec, je ne sais pas où car j'ai les yeux fermés, je n'ai plus de sensation. Il lâche. J'ouvre les yeux, je le vois s'enfuir au loin en courant, en boitant (...). Je me dis : si je m'en sors ce sera une autre vie.

L'ours s'enfuyant emporte *un bout de la mâchoire* de Nastassja dans la sienne, lui cassant le *zygomatique droit*. Le début du livre raconte (on pense au *Lambeau* de Philippe Lançon). Opérations sur opérations. Défiguration /refiguration.

Parce que *le regard de ses amis sur son visage lui est intolérable et que la pitié qu'elle décèle dans leurs yeux ne l'aide pas à voir plus loin que l'immédiatement donné à voir*, elle décide de retourner auprès de ceux qui connaissent les problèmes d'ours ; qui leur parlent encore dans leurs rêves ; qui savent que rien n'arrive par hasard et que les trajectoires de vie se croisent toujours pour des raisons bien précises. Chez les Evènes, dans leur cabane sous la neige, au fond d'une forêt gelée sous le volcan, à Tvaïan, *l'un des bouts du monde, pour de vrai*.

Car, elle en est persuadée :

Ce jour-là, le 25 août 2015, l'événement n'est pas : un ours attaque une anthropologue française quelque part dans les montagnes du Kamtchatka. L'événement est : un ours et une femme se rencontrent et les frontières entre les mondes implosent. Non seulement les limites physiques entre un humain et une bête qui, en se confrontant, ouvrent des failles sur leurs corps et dans leurs têtes. C'est aussi le temps du mythe qui rejoint la réalité ; le jadis qui rejoint l'actuel ; le rêve qui rejoint l'incarné.

La progression du livre est tout entière tissée de l'effort pour affronter la singularité de l'événement dans sa spécificité, sans se conforter des grilles de lecture et d'interprétation tant psychologiques que psychanalytiques, anthropologiques, qu'animistes même. En effet, si elle a la certitude de porter en elle et pour toujours la trace de l'ours, elle ne se croit pas devenue devenue à moitié ours, ce que pensent quelques amis Evènes autour d'elle. Il n'en reste pas moins la puissance d'un fait qui les lie l'un à l'autre : *« Il y a eu nos corps entremêlés, il y a eu cet incompréhensible nous, ce nous dont je sens confusément qu'il vient de loin, d'un avant situé bien en deçà de nos existences limitées. »*

Elle parle du *« baiser de l'ours »*, baiser *« intime au-delà de ce qui est imaginable »*
Elle parle d'*« un face à face où l'altérité a priori radicale est en réalité la plus grande proximité »*

Elle dit écrire depuis des années autour de *« la liminarité, de la zone frontière, de l'entre-deux-mondes »*

Elle parle de *« cet endroit très spécial où il est possible de rencontrer une puissance autre, où l'on prend le risque de s'altérer, d'où il est difficile de revenir »*.

Cependant, le livre le prouve, elle en est revenue, sortie du *« limes invivable que la rencontre entre deux êtres alter implique. »*

Je n'en reviendrai pas.

Je reprends ses phrases là où elles m'ont touchée à vif. Je ne sais pas encore ce qu'est ce vif. Je change quelques mots. Cela donne : écrire depuis des années à propos de cet endroit où la rencontre d'une puissance autre devient inéluctable, où s'altérer n'est pas un risque mais une fatalité, où l'altérité se découvre *« intime au-delà de ce qui est imaginable »*. Elle écrit : *Il faudrait que les deux visages du masque animiste cessent de s'entre-tuer, qu'ils créent la vie, qu'ils créent autre chose qu'eux-mêmes. Il faudrait, non, il faut à tout prix sortir de cette dualité réversible mortifère.*

J'écris *« dualité irréversible mortifère »*.

Je projette en cette dualité celle que décrit le biochimiste Fabio Alexis Lefebvre* à propos du cancer qu'il lie à notre condition d'être pluricellulaire, chacun de nous étant une communauté de cellules mais chaque cellule menant elle-même une existence propre : *« Humains et tumeurs sont tous deux soumis à des dynamiques évolutives analogues ; si chaque humain est unique, chaque tumeur l'est aussi. Ainsi, peut-être devons-nous toujours cheminer avec ce frère difforme, main dans la pince, comme les deux enfants d'une tortueuse et prodigieuse évolution »*

Lorsque, feuilletant le livre de Nastassja Martin sur la table du libraire, je suis tombée sur ces mots : *« un face à face où l'altérité a priori radicale est en réalité la plus grande proximité »* j'ai éprouvé que je rencontrai, fulgurante, la formule du vieillissement. Expérience du face à face de l'être jeune et de l'être vieux au sein d'un seul être. Leur étreinte réciproque cruellement altérante, l'être jeune cruellement dévoré (déchu) par l'être vieux, mais persistant, et par sa persistance - aspirations, désirs, sentiments et sensations, ou leur souvenir -, cruellement mordant l'être vieux, sans cesse le mordant de la perception d'une déchéance qu'il lui interdit d'ignorer.

Avec l'annonce du cancer la dualité s'est resserrée, la localisation de la rencontre avec l'alter au plus intime de soi s'est incarnée dans une imparable concrétude.

Le mot cancer, on le sait, tire son origine du mot latin homonyme qui signifie crabe, en raison de l'analogie de l'aspect de certaines tumeurs avec cet animal.

Mais les mots et la démarche de Natassja Martin acquérant en moi une résonance corporelle plus précise, la brutalité de l'évidence vécue orientant ou biaisant la perception d'une parenté renforcée et son interprétation, j'éprouvai que, s'agissant de l'alter animal, la dangerosité menaçante du cancer se rapprochait plus de celle d'un fauve que d'un crabe. J'en assimilai, j'en assimile désormais l'altérité comme « mon ourse intérieure ».

Françoise Clédat

*Fabio Alexis Lefebvre – [Programme de maîtrise en biochimie](#)